



les Barraques en ruine

allant chercher du bois, je me suis sauvé derrière dans le cimetière où je me suis dissimulé dans un caveau jusqu'à leur départ. Vers neuf, dix heures du matin, c'était tout calme, je suis sorti et je suis allé faire le pain. Et puis vers trois heures de l'après-midi, je montais avec une brassée de pain, voilà-t-il pas qu'il en arrive encore à vélo, qui venaient de Villard-de-Lans ! C'est là qu'ils ont tué quatre gars qui s'étaient sauvés de la grotte de la Luire, qui montaient tranquillement par la route avec leurs sacs tyroliens ! Ils les ont tués sous les Menuisiers, vers la scierie Michel. Moi, quand je les ai vu passer, j'ai laissé tomber mon pain et j'ai filé me cacher derrière le four, dans une grande cave, entre le sable et la voûte, il y faisait chaud ! C'était le vrai bain de vapeur ! Après ça a été fini, on ne les a plus revus : les Anglais et les Américains arrivaient à Grenoble. Mais les Allemands n'étaient pas partis sans rien : ils avaient emmené tout le bétail, vaches, chevaux brebis et chèvres, des troupeaux entiers qui ont défilé pendant trois jours, et ils les ont emmenés jusqu'en Italie, juste pour nous faire crever de faim ! Ils sont passés par Herbouilly, parce que le pont de la Goule Noire avait sauté, et ils avaient emmenés les jeunes qui étaient enfermés dans l'église pour garder les bêtes. Quelques gars « gonflés » sont encore arrivés à se sauver dans les bois en faisant semblant de ramener des bêtes. Ils ont tout regroupé au Polygone, à Grenoble, avant la grande expédition sur l'Italie. Aimé Jalifier, de l'Ange, a accompagné les vaches jusqu'en Italie à pied, où nos gars sont encore restés six ou sept mois prisonniers. Les bêtes, on ne

les a jamais revues. A la Libération, on nous a attribué des vaches suisses. Ceux à qui on avait pris du bétail avaient droit à quatre ou cinq de ces vaches.

Voilà de drôles de souvenirs, d'une triste époque !
Souhaitons que cela ne revienne jamais.

LE GROUPE PATRIMOINE DU VERCORS

Yvette Rouveyre
Claudine Thiault
Jacqueline Hache
Pierre-Louis Fillet
Annie Destombes
Jean-Luc Destombes
Bernard Perier-camby

Denise Perier-camby
Guy Brabant
Jeanine Girodin
Claude Funkiewiez
Valérie Servien

où nous écrire :
place du tilleul
26420 St Martin en Vercors

Il était une fois... à Saint Martin

La revue du patrimoine - mars 2009, numéro 15

Un groupe toujours aussi actif

Les festivités n'ont pas manqué, cette année ! La première de nos animations fut la journée de la Glisse, le 12 janvier : rando raquettes autour des bornes, des vieilles citernes et des arbres remarquables, malgré une tempête de neige. Le 24 juin, fête de la Nature à Rousset: expo sur l'histoire et l'architecture du hameau et du château.

Le samedi 28 juin, l'inauguration du tunnel nous a permis de valoriser les nombreux documents que nous avons accumulés en 2004 pour le 150e anniversaire de la route des Grands Goulets, tandis que le 60e anniversaire de la reconstruction de La Chapelle, le même jour, a été l'occasion d'un gros travail de recherche de vieux objets, de photos qui ont décoré le village et les vitrines des commerces, recherches qui ont d'ailleurs débouché sur des trouvailles: documents inédits, personnes ressources et perspectives d'avenir. On pense à un DVD de photos. En juillet, nous avons collaboré avec les musi-



souvenirs autours de l'écrèmeuse durant la fête du bleu

ciens du Trio de Poche par un travail de recherche et de présentation des chapelles et églises où ils se produi-

saient. En août, la fête du Tilleul de Sully fut animée par deux randos patrimoines différentes.

Enfin, à la grande manifestation de l'été, la fête du Bleu, les 9 et 10 août à La Chapelle, nous avons exposé des photos et des quantités de vieux objets relatifs à l'agriculture en général et à la laiterie en particulier.



les préparatifs de la Fête du Bleu à La Chapelle

Nous nous excusons de ne pouvoir citer toutes les personnes qui nous ont aidé, et prêté leurs anciens instruments de travail : Clément Revol, Marcel Arribert, Daniel Vignon, Michel Breyton, Sylvaine et André Roux... Cette journée fut l'occasion d'échanges passionnants avec de nombreux visiteurs.

Enfin, tout en continuant à collaborer avec les publications locales, nous nous sommes lancés dans l'édition d'un petit bulletin que nous avons appelé « Patrimoine en Vercors », dont il reste quelques exemplaires.

En ce 90e anniversaire de l'armistice de 1918, que nous avons célébré par une exposition à l'Office de Tourisme de St Martin, nous continuons plus que jamais à rechercher tout ce qui concerne les soldats de la première guerre mondiale: photos, lettres, souvenirs en tous genres. Et pour conclure cet article, voici des souvenirs de la seconde, recueillis il y a 28 ans par des écoliers auprès d'un ancien Résistant à présent décédé.

ENTRETIEN AVEC HENRI BOURNE,

TOURTRES, 1980



Ancien maquisard du Vercors, il est interrogé par les élèves de l'école de Tourtre.

-Est-ce que vous avez utilisé des explosifs ?

- Oui, nous avons fait sauter des rochers dans les Goulets, dans les Gorges de la Bourne, pour empêcher les Allemands de monter avec leur matériel. Alors ils sont arrivés en planeur, on n'avait pas prévu, voilà... Autrement les Grands Goulets avaient sauté, ils ne pouvaient plus passer avec leurs tanks. C'était en 1942.

-Quel âge aviez-vous quand la guerre a commencé ?

-Quand la guerre a commencé, j'avais 21 ans. J'ai reçu l'ordre de partir en Allemagne, pour le STO (service du travail obligatoire). Trois fois, je l'ai reçu. Mais le Maquis n'était pas encore formé. Pour les gens d'ici, c'était facile de se camoufler ! Je suis resté caché un an, avant le Maquis.

-Est-ce que vous connaissez d'autres maquisards qui sont encore vivants ?

-Il y a Robert Malsand, qui a survécu après avoir reçu huit balles ! Les Allemands l'ont ramassé et l'ont obligé à mettre le feu à sa ferme ! Et quand il a essayé de sortir, ils lui ont tiré dessus. Ses parents l'ont caché dans un « cochonnier » où ils le soignaient comme ils pouvaient. Il est resté vingt-cinq jours comme ça avant de pouvoir être hospitalisé, et il s'en est tiré ! Ce n'était pas son heure...

-Qu'est-ce que vous mangiez quand vous étiez cachés dans la forêt ?

-Justement, moi, j'étais au ravitaillement, alors je faisais le boulanger pour les maquisards, à la boulangerie de St-Martin. J'étais mobilisé pour faire le pain. On allait le porter à Derbounouse, à Cournouze, où il y avait des maquisards, ainsi qu'au Briac, partout. A part ça, on mangeait aussi des pommes de terre, et on achetait sur le Plateau des vaches qu'on tuait pour la viande.

-Est-ce que les maquisards ont détruit des avions ?

-Oui, ils en ont descendu un, une fois, avec un bazooka, sur Vassieux.

-Avez-vous été fait prisonnier ?

-Oui, et je vais vous expliquer où. Quand les Allemands avaient tout cerné, nous avons reçu l'ordre de nous replier où nous pouvions. Nous étions une dizaine du village et nous sommes montés nous cacher sur l'Allier,

juste en dessus des rochers des Grands Goulets, derrière le hameau du Bard. On est resté huit jours là-haut. Mais un avion nous a repérés sur le bord des rochers, un après-midi, car on se méfiait du bas, mais pas du ciel ! Quand l'avion de reconnaissance nous a vus, il a tourné, il est allé sur La Chapelle, c'était au moment où le village brûlait, le 14 juillet 1944. Ensuite ils nous ont envoyé des soldats à pied,



"La Chapelle en Vercors - ruines de juillet 44" carte de Mr Frel

pour nous cravater. Tout le Vercors était cerné, il y avait bien 60 000 hommes entre le Diois, le Triève, le Royans, Grenoble, tout le massif. Alors à quatre heures du matin, on entend siffler. On a cru que c'était un de nos gars qui revenait d'aller chercher de l'eau chez Fillet, au Vieuzou, car il n'y avait pas d'eau ailleurs. On y descendait la nuit, mais dans ces buis et ces rochers, on avait du mal à se repérer dans le noir, pour retrouver le campement. On était couchés tous en rond sur des buis, et on a répondu au coup de sifflet. Manque de « pot », c'étaient les Allemands qui arrivaient pour nous coincer ! Nous étions le poste le plus avancé : nous étions tous éparpillés en petits groupes de dix, vingt ou trente, en tout environ 250 hommes cachés sur l'Allier, sans compter les paysans qui s'étaient « camouflés » aussi, avec leurs vaches. Il y avait Raphaël Bonthoux, M. Giraud le facteur, ils étaient tous cachés là-haut. Quand les Allemands nous sont tombés dessus, ils voulaient tous nous fusiller séance tenante ! Ils voyaient bien comment on était habillés et chaussés, moi j'avais des souliers de ski qu'on avait piqués à Romans au cours d'un coup de main ! Heureusement il y avait mon beau-frère, qui

avait été prisonnier en Allemagne et comprenait leur langue. Ils avaient une carte ils connaissaient mieux les sentiers que nous ! Mais on est arrivés à les persuader de ne pas suivre le bord des rochers, en les disant impraticables. En réalité, c'était pour qu'ils ne trouvent pas les autres ! Alors ils ont bien voulu nous croire, on est revenus en arrière. On arrive au Pas de l'Allier. Justement, nos chefs nous avaient recommandé de ne pas y passer, car c'était tout miné. Vous pensez bien que les Allemands le savaient aussi, alors ils nous ont fait passer devant, eux à trente mètres derrière ! Ils avaient les fusils-mitrailleurs prêts à nous tirer dessus. Là, je vous le dis, on avait le « trouillomètre » à zéro ! Donc, on descend, et heureusement rien ne saute, sans ça je ne serais pas là aujourd'hui ! Les Allemands nous emmènent à Echevis, où une autre équipe nous attendait. Heureusement, on avait pu faire disparaître nos fausses cartes d'identité. En remontant vers le Refuge d'Echevis, ils surprennent deux des nôtres, dont le fils Cheval, mon conscrit, un bon copain à moi, qui ont essayé de sauter sous la route, mais une autre équipe qui



Henri Bourne en 1941, avec Edmond Baudoin, Henri Filet-Coche, nous ne savons pas qui est le 4e.

arrivait par le raccourci les a tués tous les deux. On arrive aux Grands Goulets, là où on avait fait sauter la route. Les Allemands y avaient leurs voitures et leurs chevaux, car ils ne pouvaient plus passer avec des engins motorisés. Pour passer aux endroits où la route était détruite, ils nous ont

fait attacher les voitures, après avoir dételé les chevaux, et nous devions faire passer les voitures : il ne restait qu'un sentier de 50 cm de large : il y avait juste une roue de la voiture qui portait, et on tenait avec des cordes pour arriver jusqu'aux Baraques : le hameau était tout brûlé bien entendu. On arrive à Bobache, on voit plusieurs fusillés qui étaient là au bord de la route, dont le cantonnier Bernard, morts depuis trois ou quatre jours. Les Allemands se sont rendus à St-Martin pour vérifier nos identités. Le maire, c'était le docteur Michel Blanc. Ils nous ont menés chez lui à Revoux, nous ont tous parqués dans le jardin, pour parlementer avec le maire, avant d'aller à la mairie regarder tous nos papiers. On était tous des gars du pays : Gilhard, l'ancien boulanger, M. Bossan le postier, sauf deux Juifs : ceux-là, on ne les a jamais revus... Nous, ils nous ont gardés comme otages, enfermés dans l'église pendant vingt-cinq jours ! On devait être une trentaine dans l'église, tous les hommes qu'ils avaient attrapés par là, des vieux, des jeunes. Oui, il y avait Emile Dusserre, ton grand-père. Et puis ils se sont aperçus que j'étais boulanger. Or, il n'y avait plus de boulangerie : celles de La Chapelle et de St-Agnan avaient brûlé, il ne restait plus que celle de St-Martin. Alors ils m'ont fait faire le pain, pour eux et le reste pour la population. Ici on est tombés sur un commandant qui arrivait de Grenoble, les soldats n'étaient pas aussi sauvages que ceux qui ont tout massacré à Vassieux ! Les gens, les vaches les chevaux, les chiens, ils tiraient sur tout ce qui bougeait ! Moi j'y suis monté voir quand les Allemands sont partis, quinze jours après, je n'ai pas pu aller plus loin que le col de Proncel... Donc moi je faisais le pain, à St-Martin, et j'étais gardé par un Polonais que les Allemands avaient enrôlé de force, après avoir tué toute sa famille : sa mère, sa sœur, sa femme. Il me disait « Moi, je veux prendre le maquis avec toi pendant la nuit. » Mais le maquis, il n'y en avait plus ! Dans la cour de la boulangerie, il y avait toutes les « roulantes » des Allemands, là où ils faisaient leur cuisine. La Kommandantur était chez Baudoin, et à l'hôtel Breyton il y avait toutes les « huiles ». Un jour, le Polonais me dit : « On part demain matin à quatre heures vers Grenoble » C'était la fin, ils commençaient à avoir « reçu ». Les Américains arrivaient déjà vers Lyon. Le lendemain, j'ai allumé mon four, comme d'habitude. En effet, à quatre heures du matin, il y avait branle-bas de combat, ils y étaient tous. En